



La presse périodique à Québec de 1764 à 1940
Vue d'ensemble d'un processus culturel
The Periodical Press in Quebec City, 1764-1940
General overview of a cultural process

Fernand Harvey

Numéro 58, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1008122ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1008122ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Harvey, F. (2004). La presse périodique à Québec de 1764 à 1940 : vue d'ensemble d'un processus culturel. *Les Cahiers des dix*, (58), 213-250. <https://doi.org/10.7202/1008122ar>

Résumé de l'article

La longue période d'un siècle qui s'étend de la Conquête à la Confédération de 1867 a vu naître et se développer la presse périodique à Québec. Le journal imprimé jouera un rôle clé dans les débats politiques, la formation d'une opinion publique et l'ouverture au monde. Il contribuera également au développement de la lecture et à l'émergence d'une littérature nationale, à une époque où l'édition de livres canadiens demeurait à l'état embryonnaire. De la Confédération à la seconde guerre mondiale, la presse périodique à Québec connaît une expansion et une diversification encore plus considérables, compte tenu de l'augmentation de la population et des progrès de l'alphabétisation et de la scolarisation. Les débats idéologiques entre libéraux, conservateurs et ultramontains se reflètent dans la presse francophone de Québec au cours du dernier tiers du XIX^e siècle. L'avènement de la presse à grand tirage, entre 1900 et 1940, amène une diminution du nombre de quotidiens et une polarisation entre la presse libérale et la presse catholique. Quant aux journaux de langue anglaise dont la vitalité et l'influence sont considérables tout au long du XIX^e siècle, ils connaissent un déclin rapide au cours des premières décennies du XX^e siècle. Par ailleurs, la ville de Québec s'affirme comme la capitale intellectuelle du Canada français traditionnel avec ses nombreuses revues religieuses, culturelles et scientifiques.

La presse périodique à Québec de 1764 à 1940

Vue d'ensemble d'un processus culturel

PAR FERNAND HARVEY

La longue période d'un siècle qui s'étend de la Conquête à la Confédération de 1867 a vu naître et se développer la presse périodique à Québec. Le journal imprimé jouera un rôle clé dans les débats politiques suscités par la création des institutions parlementaires; il sera à l'origine de la formation d'une opinion publique et de l'ouverture de la population aux idées nouvelles et aux événements internationaux, tout en contribuant au développement de la lecture et à l'émergence d'une littérature nationale, à une époque où l'édition de livres canadiens demeurait à l'état embryonnaire.

De la Confédération à la seconde guerre mondiale, la presse périodique à Québec connaît une expansion et une diversification encore plus considérable, compte tenu de l'augmentation de la population et de la spécialisation des activités économiques et sociales. Ainsi, la ville de Québec a pu, après avoir été la capitale politique du Canada-Uni, devenir la capitale culturelle du Canada français.

1^{ère} partie: La presse périodique de 1764 à 1867

Trois grandes étapes marquent l'évolution de la presse à Québec au cours de ce siècle qui correspond au régime anglais: l'implantation de la presse périodique (1764-1804), la politisation et l'émergence de la presse d'opinion (1805-1840) et la multiplication des journaux et périodiques (1840-1867).

L'implantation de la presse périodique : 1764-1804

L'imprimerie n'avait pu se développer sous le régime français à cause d'un interdit des autorités. Peu de temps après la Conquête, deux imprimeurs anglais vivant à Philadelphie, William Brown et Thomas Gilmore décident de venir s'installer à Québec et fondent en 1764 le premier journal canadien, *The Quebec Gazette/La Gazette de Québec*. Ce journal bilingue de quatre pages a pu naître et se développer grâce à l'appui financier du gouverneur Murray et de ses successeurs qui confient au nouveau journal la tâche d'imprimer les ordonnances et des documents officiels. *La Gazette de Québec* peut aussi compter sur les revenus de la publicité locale alimentée par les encanteurs, le commerce, les cartes d'affaires, les annonces d'écoles privées, etc. Au total, les neuf dixièmes de l'espace disponible sont consacrés aux nouvelles étrangères et à la publicité. À l'occasion, on inclut un poème, un récit ou une lettre d'un abonné. Les informations internationales sont constituées d'extraits de journaux anglais ou américains qui parviennent à Québec avec un décalage de quelques mois. Il n'était pas permis, à l'époque, de s'abonner à des journaux français. De tendance conservatrice, *La Gazette de Québec* prend le parti de ne critiquer ni les autorités coloniales ni la religion. Cependant, le journal témoignera de son enthousiasme pour la Révolution française et pour les philosophes des Lumières.



Cartouche de la Gazette de Québec en 1764.
(Coll. Assemblée nationale)



John Neilson,
vers 1820.
(Photographie P. Alman,
Musée du Québec)

En 1789, à la mort de William Brown, devenu entre-temps le seul propriétaire du journal, son neveu Samuel Neilson prend la relève. Il meurt à son tour en 1793 et *La Gazette de Québec* passe à son jeune frère John trois ans plus tard ; ce

dernier amorcera une longue carrière à la tête du journal, tout en s'impliquant dans la vie politique du Bas-Canada¹.

La Gazette de Québec demeure longtemps le seul journal publié à Québec. À Montréal, le Français Fleury Mesplet fonde de son côté *La Gazette de Montréal* en 1778. Un second journal, le *Quebec Herald* fait son apparition en 1788 en même temps que *Le Courier de Québec*, tous deux sous la direction de William Moore. Si l'édition anglaise réussit à se maintenir quatre ans en puisant sa matière dans les journaux anglais et américains et dans la littérature étrangère, l'édition française cesse de paraître après trois numéros, faute de souscripteurs. En 1792, Samuel Neilson lance *The Quebec Magazine/Le Magasin de Québec*, le premier magazine québécois consacrée à la littérature étrangère, à la morale et à l'histoire, mais l'expérience de ce mensuel s'avère un échec après deux ans. Son frère John Neilson tentera à nouveau une expérience analogue avec le *British-American Register*, une publication bilingue interrompue au bout d'un an, faute d'appui auprès du public. *The Times/Le Cours du temps* lancé par William Vondenvelden en 1794 connaît un sort analogue.

Plusieurs raisons expliquent l'absence d'un second journal avant 1805. Québec compte à peine 8 000 habitants au tournant du XIX^e siècle et le taux d'analphabétisme atteint plus de 60 % chez les francophones, lesquels constituent la majorité de la population. Compte tenu d'un potentiel d'abonnés restreint, la viabilité d'un journal est liée à son caractère bilingue, à ses revenus de publicité et surtout à l'appui du gouvernement. Or, *La Gazette de Québec* est le seul journal qui bénéficie d'une subvention gouvernementale en jouant le rôle d'« imprimeur du roi² ». Cette situation de quasi-monopole qui dure 40 ans va se modifier radicalement à partir de 1805 dans la foulée de l'évolution de la vie politique dans le Bas-Canada.

L'émergence de la presse d'opinion : 1805-1840

Sous l'administration du gouverneur Craig, on assiste à un affrontement entre l'exécutif et la Chambre d'assemblée du Bas-Canada ; cette dernière refuse de voter les crédits nécessaires au gouverneur pour l'administration des prisons sous prétexte que cet argent sert au patronage. Cette querelle des prisons (1805-

-
1. FRANCIS-J. AUDET, « William Brown (1737-1789) », *Mémoires de la Société royale du Canada*, Section 1, (1932), p. 103-104 ; CLAUDE GALARNEAU, « La presse périodique au Québec de 1764 à 1859 », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 4e série, tome 22 (1984), p. 150-151 et 162.
 2. MAURICE LEMIRE, dir., *La vie littéraire au Québec*, tome I (1764-1805), Sainte-Foy, PUL, 1991, p. 234.

l'année suivante faute d'abonnés. Les articles du *Canadien* attirent aussi les foudres du gouverneur Craig qui saisit la presse du journal et fait emprisonner ses rédacteurs en 1810; c'est la fin de la première série du journal (1807-1810). De Bonne et ses partisans tentent alors de combler le vide en lançant la même année *Le Vrai Canadien* sans plus de succès puisqu'il disparaît l'année suivante. *Le Canadien*, pour sa part réapparaît de 1817, mais des difficultés financières provoquent l'interruption de la publication en 1819; la troisième série du journal s'étend de 1820 à 1825; puis, une quatrième et dernière série débute en 1831 se poursuit jusqu'en 1893, selon des périodicités différentes.

Au moment de cette quatrième renaissance, assurée par son nouveau rédacteur Étienne Parent et son imprimeur Jean-Baptiste Fréchette, *Le Canadien* affiche clairement sa devise: « Nos institutions, notre langue et nos lois ». De plus, Parent voudra faire de son journal un instrument d'éducation: « La presse périodique, écrit-il, est la seule bibliothèque du peuple [...] et] le savoir est une puissance et chaque nouveau lecteur ajoute à la force populaire³. » C'est que Parent, né à Beauport et fils d'un cultivateur, sait de quoi il parle quand il fait référence à la « bibliothèque du peuple⁴. Journal d'idées, *Le Canadien* consacre les deux tiers de son espace aux nouvelles locales et internationales, à des extraits de littérature française et à diverses informations sur la vie culturelle. La publicité n'occupe alors que le tiers de l'espace du journal⁵.



Cartouche du Canadien en 1834.
(Coll. Assemblée nationale)

3. *Le Canadien*, 7 mai 1831 : 1, cité dans MAURICE LEMIRE, *op. cit.*, tome I, p. 170.
4. Avant d'être bibliothécaire à la Chambre d'assemblée, Étienne Parent a partagé sa jeune vie d'adulte entre la ferme de son père, la quincaillerie de son oncle et de Séminaire de Québec où il collabore déjà au *Canadien* entre 1819 et 1821, tout juste avant d'en devenir le rédacteur en chef. Voir : J.-C. FALARDEAU, « Étienne Parent », *Dictionnaire biographique du Canada, (DBC)*, t. 10, p. 633-641.
5. MAURICE LEMIRE, *ibid.*



Étienne Parent (1802-1874),
éditeur et rédacteur du journal
Le Canadien (1825, 1831-1842)
ANQQ

publier à intervalles irréguliers son journal. *Le Fastasque* atteint une popularité qui dépasse les limites de la région de Québec pour s'étendre à tout le Bas-Canada. En 1840, il se plaint du fait que les 1 200 exemplaires du *Fantasque* vendus en abonnement circulent de main à main et sont lus par 7 000 ou 8 000 lecteurs; une situation qui le prive d'autant de revenus potentiels⁶!



Cartouche du journal *Le Fantasque*,
1838

(Coll. Assemblée nationale)

Diverses tentatives sont faites en 1805 et en 1840 pour implanter d'autres journaux à Québec: 18 de ces périodiques connaîtront une existence éphémère, inférieure à deux ans, à l'exception du *Fantasque* de Napoléon Aubin qui apparaît dans le paysage culturel de Québec en 1837 et qui jouira d'une large popularité jusqu'à sa disparition en 1849. À côté des austères journaux de l'époque, *Le Fantasque* innove et fait figure d'exception en traitant des sujets politiques délicats par le biais de l'humour et de la satire; ce qui n'empêcha pas le journal d'être saisi par les autorités. Aubin et son imprimeur Adolphe Jacques prennent alors le chemin de la prison en janvier 1839, dans la foulée des arrestations qui impliquaient aussi les rédacteurs du *Canadien*. Après sa sortie de prison, Aubin continue à

Une autre tentative pour introduire un périodique culturel à Québec au cours de cette période est celle de *L'Abeille canadienne*, un hebdomadaire réformiste lancé par le jeune François-Xavier Garneau, en 1833, dans le but d'éduquer le peuple. Inspiré du *Penny Magazine* de Londres et du *Magasin pittoresque* de Paris, cette généreuse initiative tombe à plat au bout de trois mois, faute d'intérêt dans une ville qui, à cette époque, comptait à peine quelques centaines de personnes instruites⁷.

6. *Ibid.*, p. 174-175.

7. ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *La presse québécoise des origines à nos jours*, tome I, 1764-1859, Sainte-Foy, PUL, 1973, p. 81.



Napoléon Aubin (1812-1890), journaliste, éditeur du journal *Le Fantasque* (1837-1849)

Un public restreint, d'incessantes difficultés financières et des affrontements politiques avec le pouvoir exécutif des gouverneurs qui tracent eux-mêmes les limites de la liberté de la presse, telles sont les caractéristiques majeures de cette période troublée qui aboutit aux Insurrections de 1837-1838 dans la région de Montréal. Malgré tout, la presse francophone de Québec émerge et manifeste sa vigueur, plus particulièrement à travers *Le Canadien* et *Le Fantasque*. De son côté, la presse anglophone n'est pas en reste ; outre le belliqueux *Quebec Mercury*, la *Quebec Gazette* commence à s'intéresser aux questions politiques locales à partir des années 1810 sous la plume de John Neilson, puis de son fils Samuel. La *Quebec Gazette*, qui continue d'être bilingue, appuiera même le Parti patriote jusqu'à la rupture entre John Neilson et Papineau en 1834⁸.

Enfin, jusqu'aux années 1840, la publication des journaux à Québec se fait de façon artisanale et limitée. Cette contrainte technique tient au fait qu'on utilise encore souvent des presses mécaniques manuelles héritées du XVIII^e siècle produisant à peine 60 exemplaires à l'heure. Le coût élevé du papier fait aussi en sorte que les journaux ne dépassent pas six pages. Les gros titres et les illustrations qui deviendront le propre des journaux à grand tirage de la fin du XIX^e siècle sont inconnus à l'époque. Les polices de caractères sont petites et la mise en page est compacte, car il importe aux propriétaires d'utiliser tout l'espace disponible⁹.

La multiplication des journaux et des périodiques : 1840-1867

Entre 1840 et 1867, la presse périodique connaît un essor remarquable à Québec, comme à Montréal d'ailleurs. Les journaux d'opinion se multiplient et se partagent en fonction des partis ou des idéologies politiques. L'influence croissante du clergé catholique suscite également une presse cléricalo-conservatrice et antilibérale qui s'aligne sur les directives des évêques. À ces considérations

8. *Ibid.*, p. 3.

9. CLAUDE GALARNEAU, *loc. cit.*, p. 151.

politiques et idéologiques s'ajoutent des facteurs démographiques, culturels, économiques et technologiques qui expliquent cet essor de la presse périodique. De fait, la population de Québec progresse de 28 000 habitants en 1831 à 63 000 habitants en 1861. Pour la même période, la population totale de la région de Québec passe de 56 500 à 112 300 habitants¹⁰. En outre, les progrès de l'éducation et la prospérité économique de la ville contribuent à augmenter le lectorat des journaux et des périodiques. Les progrès de la technologie, de leur côté, changent les modes de fabrication des journaux; à partir des années 1840, les presses rotatives remplacent progressivement les anciennes presses manuelles. De plus, l'utilisation du papier en rouleau permet d'augmenter de façon considérable le rythme et la quantité de la production. Par ailleurs, si le contenu local augmente dans les journaux, la publication de nouvelles internationales demeure toujours dépendante du journal ressource étranger où l'on puise l'essentiel des informations en provenance d'Europe avec un décalage qui peut encore atteindre quelques mois, surtout en dehors de la saison de navigation. Il faudra attendre 1865 pour que le câble sous-marin transatlantique relie les deux continents et favorise ainsi une transmission simultanée des nouvelles internationales¹¹.

Une vue d'ensemble quantitative du développement de la presse périodique à Québec permet de saisir toute l'importance de la période 1840-1866 par rapport aux périodes antérieures (voir le Tableau 1). En effet, 75 % des 127 publications périodiques recensées dans la région de Québec durant le siècle qui précède la Confédération l'ont été durant les 15 années du régime de l'Union. Par ailleurs, peu importe la période considérée, près de 90 % de ces publications ont subsisté moins de cinq ans, dont une majorité, moins de deux ans; ce qui constitue un indice clair de la difficulté de maintenir en vie un nouveau périodique avant 1867. Sans doute fallait-il un nombre suffisant de lecteur pour assurer une certaine pérennité des nouveaux périodiques; l'élargissement de ce bassin de lecteurs ira de pair avec les progrès ultérieurs de l'alphabétisation et de la scolarisation.

Considérés sous l'angle linguistique, les périodiques anglophones ou bilingues dominent avec 20 des 34 périodiques publiés entre 1791 et 1840, alors que le rapport s'inverse entre 1841 et 1866 puisque 53 des 90 périodiques sont unilingues français. Ces statistiques démontrent néanmoins que la présence de la communauté anglophone dans la presse périodique de Québec demeure forte jusqu'à la Confédération. Il suffit, pour s'en convaincre de ne retenir que les journaux et autres périodiques ayant subsisté plus de cinq ans entre 1764 et

10. Compilations de Marc Vallières, département d'histoire, Université Laval.

11. CLAUDE GALARNEAU, « La presse périodique au Québec de 1764 à 1859 », *loc. cit.*, p. 152.

1866: les anglophones en comptent sept, les francophones six, en plus d'un périodique bilingue.

TABLEAU 1
Développement de la presse périodique à Québec, 1764-1866

Durée de publication	Période de fondation			Total
	1764-1790	1791-1839	1840-1866	1764-1866
<i>Moins de 5 ans</i>				
Français	1	12	49	62
Anglais	1	11	29	41
Bilingue	-	7	2	9
Total	2	30	80	113 (89 %)
<i>5 ans et plus</i>				
Français	-	2	4	6
Anglais	-	2	5	7
Bilingue	1	-	1	1
Total	1	4	10	14 (11 %)
Grand total	3	34 (23 %)	90 (70 %)	127

Source: ANDRÉ BEAULIEU ET JEAN Hamelin., *La presse périodique à Québec des origines à nos jours. Index cumulatifs*, Sainte-Foy, PUL, 1987, p. 450-456.

Les grands journaux fondés avant 1840 continuent d'exister par la suite, mais ils évoluent en fonction du nouveau contexte politique. *La Gazette de Québec*, toujours dirigée par John Neilson jusqu'en 1848, milite dans les rangs du parti réformiste de Baldwin-Lafontaine; le journal devient unilingue anglais à partir de 1842. De son côté, le *Quebec Mercury* passe au fils du fondateur, Thomas Cary junior en 1812. Ce dernier s'associe alors à l'imprimeur Pierre-Édouard Desbarats¹². Le journal demeurera néanmoins dans la famille Cary jusqu'en 1890 même s'il passe sous le contrôle politique de John Sandfield Macdonald après 1854. Le *Quebec Mercury* appuiera par la suite le projet de Confédération. Quant au *Canadien*, après le départ d'Étienne Parent en 1843, il devient l'unique propriété des Fréchette, une famille d'imprimeurs de Québec. Ronald Macdonald

12. CLAUDE GALARNEAU, « Les Desbarats: une dynastie d'imprimeurs-éditeurs (1794-1893) », *Les Cahiers des Dix*, n° 46 (1991), p.126.

remplace Parent à la rédaction¹³. Puis, de 1847 à 1849, cette tâche est confiée à Napoléon Aubin qui était resté fidèle à Papineau ; toutefois, l'orientation du journal en faveur du parti réformiste de Baldwin-Lafontaine l'oblige à quitter. Devenu par la suite un journal libéral modéré sous la direction de François Evanturel, *Le Canadien* accepte sans enthousiasme la Confédération de 1867¹⁴.

Deux nouveaux journaux francophones d'importance font leur apparition dans le ciel de Québec sous le régime de l'Union : *Le Journal de Québec* (1842-1889) et *Le Courrier du Canada* (1857-1901).

Le Journal de Québec est fondé en 1842 par Joseph-Édouard Cauchon, natif de Québec et fils de menuisier, pour prendre la relève de l'édition française de la *Quebec Gazette* qui avait été abandonnée par Neilson pour cause de non rentabilité. Il y restera propriétaire et rédacteur jusqu'en 1875. Le journal de Cauchon insistait sur son indépendance des partis politiques et sur sa volonté de contribuer à l'unité du peuple canadien-français, laquelle avait été ébranlée par l'Acte d'Union. Conscient de l'influence grandissante du clergé au Québec, Cauchon multiplie les déclarations de bonne volonté affirmant qu'il regrette ses erreurs de jeunesse — il fut membre du Parti patriote — et qu'il est tout à fait disposé à suivre désormais les conseils et les directives des autorités ecclésiastiques. Son attitude conciliante lui attire la sympathie du clergé de Québec. Le succès de son journal est assuré puisqu'il compte quelque 1 200 abonnés dès 1849. Cependant, les relations avec le clergé local se détériorent en 1855 alors que Cauchon, devenu homme politique, rejoint le ministère MacNab-Taché de tendance libérale. La rupture avec l'aile conservatrice et ultramontaine du clergé contribuera à la naissance d'un journal rival, *Le Courrier du Canada*. Quant au *Journal de Québec*, il passe aux mains d'Augustin Côté, de 1862 à 1873, et continue de jouir d'une bonne audience auprès des « biens pensants » de nuance gallicane. Sous la plume d'un Cauchon d'abord méfiant, le *Journal de Québec* finira par accepter avec empressement le projet de Confédération¹⁵.

De leur côté, les évêques cherchaient un moyen de relancer la presse catholique pour s'opposer au *Pays*, le journal libéral radical de l'Institut canadien de Montréal qui encourageait la libre pensée. Depuis la disparition des *Mélanges*

13. Né à l'Île-du-Prince-Édouard, Ronald Macdonald (1797-1854) avait une connaissance approfondie de Québec, de sa culture intellectuelle comme populaire parce qu'il avait été enseignant à l'école anglo-catholique de Saint-Roch ; il avait aussi eu sa propre école, rue Sainte-Ursule, et était par la suite devenu maître d'école à Saint-Laurent, Île d'Orléans : P.-G. ROY, *L'Île d'Orléans*, Québec, Commission des monuments historiques, 1928, p. 419-421.

14. ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *op. cit.*, tome I, p. 3, 15 et 17.

15. *Ibid.*, p. 124-125.

religieux (1841-1852) fondés à Montréal à l'instigation de M^{re} Bourget, aucun journal ne véhiculait la doctrine catholique dans son intégralité. Une autre tentative de créer un journal catholique avait été faite, à Québec cette fois, alors que Jacques Crémazie, frère du poète Octave Crémazie, et Stanislas Drapeau qui avait été typographe pour *Le Fantastique* avaient lancé *L'Ami de la religion et de la patrie*, en décembre 1847, mais le périodique avait cessé de paraître en mars 1850.

C'est dans ce contexte, et compte tenu du comportement peu fiable de Joseph-Édouard Cauchon et son *Journal de Québec*, que les évêques réunis en concile plénier en 1854 décident de fonder un nouveau journal catholique et de le localiser à Québec. Lancé en février 1857, *Le Courrier du Canada* comptera alors parmi ses rédacteurs des conservateurs tels Hector-L. Langevin, Joseph-Charles Taché, Alfred Garneau, Stanislas Drapeau... Ce journal de tendance ultramontaine « se préoccupe avant tout de défendre les principes catholiques, la liberté de l'Église et les grands intérêts de la nationalité canadienne... ». Ses rédacteurs considèrent qu'il importe avant tout de défendre « les principes et non les hommes¹⁶ ». En politique, *Le Courrier du Canada* se situe au centre droit; malgré son indépendance déclarée, il se rapproche du parti libéral-conservateur et s'affiche comme un partisan enthousiaste de la Confédération sous la plume de Joseph-Charles Taché.



Cartouche du Journal de Québec, 1842
(Coll. Assemblée nationale)



Cartouche du Courrier du Canada, 1857
(Coll. Assemblée nationale)

16. *Le Courrier du Canada*, 1er juin 1863; cité dans PHILIPPE SYLVAIN, « Les débuts du *Courrier du Canada* et les progrès de l'ultramontanisme canadien-français », *Les Cahiers des Dix*, n° 32 (1967), p. 255-278; JEAN DE BONVILLE, « Le discours des évêques québécois sur la presse de 1850 à 1914 », *SCHÉC, Études religieuses*, 62 (1996) : p. 49-70.



Joseph-Édouard Cauchon (1816-1885), journaliste et homme politique, fondateur du *Journal de Québec* en 1842.

Du côté de la communauté anglophone de Québec, trois nouveaux journaux d'une certaine importance viennent s'ajouter aux deux pionniers que sont la *Quebec Gazette* et le *Quebec Mercury*. Il s'agit du *Morning Chronicle* (1847-), du *Quebec Vindicator* (1857-1865) et du *Quebec Daily News, Commercial and Shipping List* (1862-1870). Parmi ceux-ci, le *Morning Chronicle* deviendra le seul journal à survivre aux aléas des fermetures et des fusions et continue d'être publié de nos jours sous le nom de *Quebec Chronicle Telegraph*.

La situation qui prévaut dans les journaux anglophones de Québec est bien différente de celle des journaux francophones. Les questions économiques et commerciales l'emportent sur les débats idéologiques et religieux, même si dans les deux cas on s'intéresse à la politique des partis sous l'Union.

Fondé en 1847 par Robert Middleton et Charles Saint-Michel, le *Morning Chronicle* proclame son attachement aux institutions anglaises et à l'empire britannique, tout en soutenant au niveau national la politique des conservateurs (tories modérés). Protectionniste sur le plan de la politique économique, le *Morning Chronicle* s'affiche comme le porte-parole des aspirations de la bourgeoisie anglophone de Québec. Passé sous la direction de S. B. Foote en 1860, le journal annonce qu'il affirmera son orientation libérale-conservatrice et commerciale. De fait, il épousera dans les moindres détails les positions politiques et économiques de John A. Macdonald et appuiera sans réserve le projet de Confédération¹⁷.

Par ailleurs, le *Quebec Vindicator* (1857-1865) fondé par Patrick Carey et rédigé par Daniel Carey se veut un instrument pour défendre les intérêts de la communauté irlandaise catholique de Québec, tout en acceptant le principe de la liberté de culte. Le journal se dit également ouvert aux réformes politiques¹⁸. Quant au *Quebec Daily News, Commercial and Shipping List* (1862-1870) fondé par John Donaghue, il s'agit essentiellement d'une publication destinée à infor-

17. ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *op. cit.*, tome I, p. 154-155.

18. *Ibid.*, p. 210.

mer les milieux d'affaires de Québec sur les questions commerciales, financières et politiques sans pour autant défendre une cause spécifique¹⁹.

Une vue d'ensemble de la presse périodique dans la région de Québec sous le régime de l'Union permet d'établir une comparaison avec Montréal du côté francophone. Alors que la presse d'opinion de Montréal est en partie polarisée par les débats entre libéraux et ultramontains, un tel clivage est moins présent à Québec où la presse francophone est dominée par l'idéologie conservatrice avec ses différentes nuances. Aucun journal prônant une idéologie libérale radicale n'a pu prendre racine dans la vieille capitale. Les distinctions s'établissent davantage en fonction des allégeances aux partis politiques qui demeurent instables sous l'Union. Quant à la presse anglophone, davantage intéressée aux questions de commerce et de politique économique, elle a abandonné les débats idéologiques et les affrontements entre nationalités qui dominaient au cours des années 1820 et 1830.

Le tableau de la presse périodique à Québec ne serait pas complet sans mentionner les journaux et revues à caractère culturel, littéraire et satirique qui se multiplient à Québec entre 1840 et 1867. Parmi celles-ci *Les Soirées canadiennes* (1861-1865) et *Le Foyer canadien* (1863-1866) témoignent d'une première forme d'institutionnalisation de la littérature canadienne à Québec.

2^e partie: La presse périodique de 1867 à 1940

Si la période antérieure à 1867 avait vu naître et se développer la presse périodique et avec elle la presse d'opinion, les années 1867-1940 connaîtront de leur côté une évolution encore plus considérable avec l'essor de la presse à grand tirage et l'apparition de revues culturelles et religieuses publiées sur une base régulière.

La croissance du nombre de périodiques

La multiplication des périodiques — incluant les quotidiens, les hebdomadaires et les revues — est un fait indéniable. Il suffit, pour s'en convaincre, d'en faire le compte (voir le Tableau 2). En répartissant, comme pour la période précédente, la presse périodique en fonction de la durée, on constate une nette progression des titres dont l'existence est de cinq ans ou plus ; c'est particulièrement le cas entre 1901 et 1940, alors que ce taux de longévité grimpe à 38 %, en comparaison à 17 % pour la période 1867-1900, indiquant par là une plus grande stabilité des entreprises, des institutions et des associations qui éditent ces périodiques. Une répartition linguistique permet, par ailleurs, de constater que les

19. *Ibid.*, tome II, p. 22.

nouveaux périodiques fondés à Québec sont très majoritairement de langue française, surtout à partir de 1900. Le phénomène des publications bilingues qui avait connu un certain succès avant la Confédération tend, par ailleurs, à disparaître. Quant à la communauté anglophone qui amorce un important déclin démographique à la fin du XIX^e siècle, elle aura tendance à consolider ses acquis, plutôt qu'à multiplier les nouveaux périodiques. Au total, toutes langues et durées confondues, le nombre de nouvelles publications périodiques triple à Québec entre 1867 et 1940 (374 titres), en comparaison avec la période 1791-1866 (124 titres). Cette progression n'est pas sans rapport avec les progrès de la scolarisation et de l'alphabétisation dans la région de Québec. On estime à 80 % ou plus le taux d'alphabétisation des paroisses catholiques de la haute-ville, du faubourg Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Roch en 1900; seule la paroisse de Saint-Sauveur tire de l'arrière avec moins de 70 % sachant lire ou écrire. Il s'agit là d'un progrès considérable puisque 50 ans plus tôt, le taux d'alphabétisation général au Québec s'établissait à environ 29^{%20}.

TABLEAU 2
La presse périodique à Québec, 1791-1940

Durée de publication	Période de fondation			Total
	1791-1866 (75 ans)	1867-1900 (34 ans)	1901-1940 (39 ans)	1867-1940 (74 ans)
<i>Moins de 5 ans</i>				
Français	61	111	110	221
Anglais	40	31	9	40
Bilingue	9	-	-	-
Total	110	142	119	261
<i>5 ans et plus</i>				
Français	6	26	72	98
Anglais	7	4	-	4
Bilingue	1	-	1	1
Total	14 (11 %)	30 (17 %)	73 (38 %)	103
Grand total	124	172	192	364

Source: ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN., *La presse périodique à Québec des origines à nos jours. Index cumulatif*, Sainte-Foy, PUL, 1987, p. 450-473.

20. Michel Verrette, *L'alphabétisation au Québec 1660-1900. En marche vers la modernité culturelle*, Sillery, Septentrion, 2002, p. 92 et 123.

Ce premier aperçu à caractère quantitatif, ne saurait à lui seul rendre compte du rôle joué par ces médias écrits dans la vie culturelle de Québec et de sa région. Il importe de dégager certains traits relatifs aux orientations de ces périodiques²¹. On notera, par ailleurs, qu'à la fin du XIX^e siècle la plupart des journaux de Québec sont concentrés en haute-ville dans l'axe côte de la Montagne, rue Buade, rue Sainte-Anne et côte de la Fabrique. (voir la carte 1)

La presse partisane et la presse à grand tirage

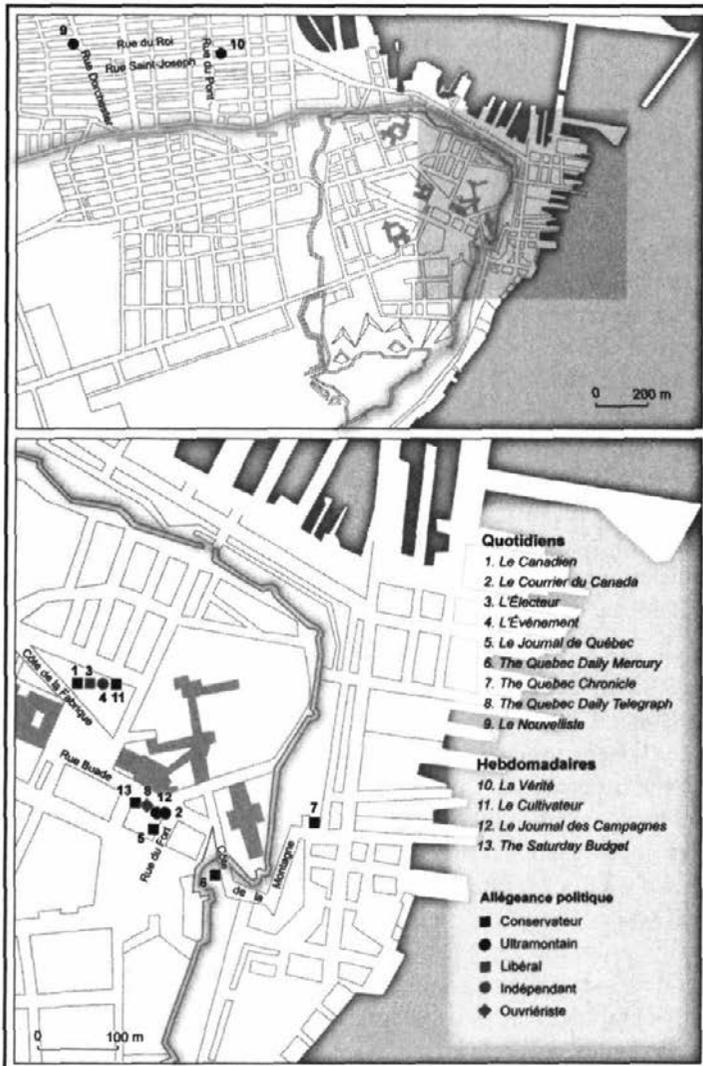
De la Confédération à la fin du XIX^e siècle, il existe à Québec plusieurs quotidiens tant de langue française qu'anglaise. Certains d'entre eux se rattachent à l'héritage de la période précédente dominée par la presse d'opinion d'orientation partisane. La plupart de ces journaux vont disparaître au tournant du XX^e siècle. Le vénérable *Canadien*, fondé en 1806, cesse d'être publié en 1893, malgré les efforts de son propriétaire d'alors, Joseph-Israël Tarte pour relancer le journal, déménagé à Montréal depuis deux ans sous ses nouvelles couleurs libérales²²; son adversaire de jadis, le *Quebec Daily Mercury*, fondé en 1805, le suit de près en 1903. La *Quebec Gazette*, doyenne des quotidiens du Québec, avait déjà rendu l'âme en 1874. Deux autres quotidiens francophones fondés sous l'Union connaissent le même sort. Le *Journal de Québec*, à tendance libérale modérée, disparaît en 1889, alors que son rival, *Le Courrier du Canada*, à tendance conservatrice et ultramontaine, ferme ses portes en 1901, faute d'avoir pu s'adapter à la formule du journal moderne, abondamment illustré et axé sur la nouvelle à sensation.

L'année de la Confédération coïncide avec la naissance d'un nouveau quotidien à Québec : *L'Événement*. Son fondateur, Hector Fabre, est un journaliste d'expérience. Il veut innover dans le paysage médiatique de la vieille capitale, trop centré sur la partisanerie politique et les querelles idéologiques. S'inspirant des modèles français et britannique, il entend orienter son journal en fonction de l'actualité et des nouvelles. « Bientôt nous l'espérons, écrit-il, on ne dira plus à Québec qu'il n'y a que les journaux anglais qui donnent des nouvelles ». Le nouveau journal sera donc axé sur ce qui fait l'événement peu importe qu'il s'agisse d'une question politique, d'un fait divers ou des prix du marché; la variété de ses nouvelles et de ses chroniques s'alimentera aux sources locales, nationales et européennes le plus rapidement possible, grâce au télégraphe. Fabre s'intéresse également au milieu rural et fonde en 1874 *Le Cultivateur*, un hebdomadaire publié dans les ateliers de *L'Événement*, puis à partir de 1881, par les ateliers du *Canadien*.

21. On trouvera une excellente source d'information sur le contenu des journaux et revues de Québec dans : JEAN DE BONVILLE, dir., *La presse québécoise de 1764 à 1914. Bibliographie analytique*, Québec, PUL, 1995, 351 p.
22. MICHÈLE BRASSARD et JEAN HAMELIN, « Joseph-Israël Tarte », *DBC*, t. 13, p. 1101-1108.

CARTE 1

Localisation des principaux journaux quotidiens et hebdomadaires de Québec en 1885



(Andrée Héroux)

Sources : *Cherrier's Quebec Directory, 1880-1882*, p. 40 ; *L'Indicateur de Québec et Lévis, 1890-91*, p. 82 ; ANDRÉ BEAULIEU ET JEAN HAMELIN, dir., *La presse québécoise des origines à nos jours. Index cumulatifs*, Sainte-Foy, PUL, 1987. À noter que l'allégeance politique de plusieurs journaux a changé au fil des années ; nous avons indiqué l'allégeance de chaque journal pour l'année 1885.



Hector Fabre (1834-1910), journaliste, diplomate et fondateur de *L'Événement* en 1867. Gravure de *L'Opinion publique*, mars 1875, p. 101.



L'immeuble du *Canadien*, de *L'Événement* et du *Cultivateur* vers 1880. (Coll. Cap-aux-Diamants)

Après le départ de Fabre, en 1875, le journal passe en plusieurs mains au cours de sa longue histoire. En 1936, le journal est acheté par Jacob Nicol qui l'intègre à son entreprise de presse, laquelle inclut également *Le Soleil* et *La Tribune* de Sherbrooke. Au fil des décennies, *L'Événement* appuiera successivement les libéraux et les conservateurs selon les circonstances ou en fonction des orientations politiques de ses propriétaires successifs²³. À bien des égards, on peut considérer ce journal comme le pionnier à Québec de la presse à grand tirage axée sur l'actualité et le fait divers. Le journal meurt centenaire en 1967.

La presse partisane continue, par ailleurs, à se manifester. Face au *Canadien* qui adopte, entre 1875 et 1891, une ligne ultramontaine, puis conservatrice sous la direction d'Israël Tarte, les libéraux qui sont maintenant au pouvoir, tant à Ottawa qu'à Québec, fondent *L'Éclair*, en 1877, dans le but de s'accaparer les plantureux contrats d'impression octroyés par les deux niveaux de gouvernement. Mais le journal manque d'envergure et de journalistes de talent. Il ne survivra pas à la défaite des libéraux et disparaît en 1880. La même année, ces derniers de retour dans l'opposition fondent un nouveau journal partisan : *L'Électeur*.

23. ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *La presse québécoise*, tome II (1860-1879), Sainte-Foy, PUL, 1975, p. 97-98; GEORGES-HENRI DAGNEAU, « L'histoire de *L'Événement* », *Cap-aux-Diamants*, 1, 2 (été 1985), p. 35-38.



*Israël Tarte (1848-1907),
organisateur politique conservateur,
et éditeur du Canadien, de 1874 à 1880
et de 1889 à 1893.*

Photo J.E. Livernois, ANQQ

*Ernest Pacaud (1850-1904),
organisateur politique libéral,
éditeur et rédacteur de L'Électeur (1880-1896)
et du Soleil (1896-1903).*

ANQQ



Derrière ce parti politique qui en est le propriétaire se profile celui qui en sera l'âme dirigeante jusqu'en 1903 : Ernest Pacaud, ami personnel de Wilfrid Laurier et organisateur politique d'Honoré Mercier. *L'Électeur* comptera parmi ses collaborateurs quelques-uns des grands noms de la littérature ou de la politique de la fin du XIX^e siècle : les Arthur Buies, Louis Fréchette, Charles Langelier, Errol Bouchette, Ulric Barthe, Napoléon Legendre, James McPherson Le Moine et Rodolphe Lemieux²⁴.

L'Électeur est passé à l'histoire pour certaines polémiques célèbres. Dès sa parution, le journal s'en prend au grand argentier du parti conservateur et confident d'Adolphe Chapleau, Louis-Adélarde Sénécal, dans un article demeuré célèbre.

24. De 1875 à 1881, Tarte appuie les ultramontains contre les conservateurs d'Adolphe Chapleau ; À partir de 1882, il se rapproche de Chapleau et des conservateurs. En 1891, Tarte fait un nouveau virage et met *Le Canadien* au service de la cause libérale jusqu'à la disparition du journal en 1893 ; ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *op.cit.*, tome I, p. 17-18 ; LOUIS-GUY LEMIEUX, *Le Roman du Soleil. Un journal dans son siècle*, Sillery, Septentrion, 1997, p. 42.

« La caverne des 40 voleurs » et qui valut au journal un procès non moins célèbre. L'auteur de l'article n'était nul autre que Wilfrid Laurier²⁵.

Le fougueux Pacaud s'attire la méfiance, puis l'hostilité du clergé catholique, en 1896, en appuyant la politique de Laurier dans le règlement de la question des écoles séparées du Manitoba; ce règlement était considéré comme défavorable aux minorités franco-catholiques²⁶. La même année, il ose accuser le clergé, allié des conservateurs, d'ingérence indue lors des élections dans le comté de Charlevoix. Toujours en 1896, il publie des extraits d'un brûlot de Laurent-Olivier David, *Le clergé canadien, sa vie, son œuvre*. Ce livre, interdit par les évêques, s'en prend au caractère désuet du cours classique. La réaction des évêques ne se fait pas attendre. Le dimanche 27 décembre de la même année, une lettre pastorale rédigée par M^{gr} Bégin, alors évêque auxiliaire de Québec, est lue en chaire dans toutes les paroisses du diocèse de Québec mettant les fidèles en garde contre « les idées malsaines et les articles perfides » publiés par *L'Électeur*. Cette intervention équivalait, à toutes fins pratiques, à une condamnation et à une asphyxie économique du quotidien libéral. Réunis au Château Frontenac pour décider de l'orientation à prendre, les organisateurs du Parti libéral décident de contourner l'obstacle en changeant le nom du journal. La tradition orale veut qu'Ernest Pacaud, inspiré par une remarque de son bras droit, Ulric Barthe, se soit écrié aux petites heures du matin : « Notre journal s'appellera désormais *Le Soleil* ! Le premier numéro du *Soleil* paraissait, le lendemain, lundi 28 décembre 1896²⁷.

M^{gr} Louis-Nazaire Bégin (1840-1925),
archevêque de Québec
ANQQ



25. *Ibid.*, p. 40.

26. « Lettre pastorale des archevêques et évêques de la province ecclésiastique de Québec, au sujet du journal *L'Électeur* », *La Semaine religieuse de Montréal*, 29, 1 (2 janv. 1897), p. 3-5. Les évêques interdisent le journal parce qu'il s'est opposé à la parution de l'épiscopat canadien dans la question des écoles du Manitoba, et aussi parce qu'il s'est prononcé contre les droits de l'autorité ecclésiastique en matière de politique et d'éducation.

27. LOUIS-GUY LEMIEUX, *op.cit.*, p. 16-20.



Cartouche de *L'Électeur* en 1880.

(Coll. Assemblée nationale)



Cartouche du Soleil en 1914

(Coll. Assemblée nationale)

Tout comme son prédécesseur *L'Électeur*, *Le Soleil* est dirigé par les libéraux, fédéraux et provinciaux, avec à sa tête les Wilfrid Laurier, Simon-Napoléon Parent, Lomer Gouin et autres dirigeants du parti, jusqu'au moment de sa vente à Jacob Nicol, en 1927. Ce dernier, qui avait été trésorier provincial de 1921 à 1929 sous le gouvernement Taschereau, prendra progressivement ses distances avec l'approche partisane, mais ce n'est qu'après 1948, lorsque le colonel Oscar Gilbert en devient propriétaire, que le journal pourra plus nettement afficher son indépendance politique²⁸.

Bien qu'il soit considéré au cours de la première moitié du XX^e siècle comme l'organe du Parti libéral, *Le Soleil* s'affirmera comme l'un des grands quotidiens de la région de Québec. Parmi les artisans de son succès, il faut citer le nom

28. *Ibid.*, p. 44.

d'Henri Gagnon. Arrivé au journal en 1913, à titre de directeur, il entreprend de moderniser son équipement et d'assurer sa rentabilité. Exprimant sa satisfaction, Wilfrid Laurier lui écrira en 1914: « Vous trouvez le moyen de réaliser des bénéfices avec un journal de parti²⁹! ». Des journalistes de cette période précédant la seconde guerre mondiale ont aussi contribué à la popularité du *Soleil*. À partir de 1936, Jos. Barnard assurera la direction de la rédaction et ce durant 20 ans. Il avait auparavant occupé durant 36 ans le même poste à *L'Événement*. L'entre-deux guerre voit aussi apparaître les « pages féminines » dans le *Soleil* avec la contribution de deux journalistes pionnières, Georgiana Lefebvre (Ginevra) et Jacqueline Lesage³⁰.



Henri Gagnon, directeur du Soleil en 1913
(Coll. Famille Gagnon)



Jos Barnard, directeur de la rédaction du Soleil, de 1936 à 1956; auparavant, directeur de L'Événement, de 1922 à 1934, (à droite) en compagnie d'Henri Gagnon.
(Coll. Famille Barnard)

L'un des épisodes les plus célèbres de l'histoire du *Soleil* est sans contredit « l'affaire Jean-Charles Harvey ». Ce dernier est rédacteur en chef du journal depuis sept ans au moment où il publie *Les demi-civilisés*, un roman iconoclaste qui

29. *Ibid.*, p. 142.

30. *Ibid.*, p. 182.



Salle de rédaction du Soleil dans les années 1930

(Coll. Irénée Barbeau)

peint sous des traits peu flatteurs la petite bourgeoisie de Québec et qui s'en prend aux attitudes réactionnaires et dominatrices du clergé. En avril 1934, l'organe de l'archevêché de Québec, *La Semaine religieuse*, publie un décret du cardinal Rodrigue Villeneuve qui interdit aux catholiques de lire ce roman sous peine de péché mortel. Le jour même de cette condamnation, Harvey est congédié du journal, sous l'ordre du premier ministre Taschereau. Le Parti libéral, toujours propriétaire du journal, ne voulait pas s'aliéner davantage le clergé, compte tenu de diverses législations adoptées ou à l'étude qui suscitait déjà sa méfiance. Harvey se voit offrir en compensation un obscur poste de directeur de la Statistique de la Province, mais déménage à Montréal, peu de temps après³¹.

31. RÉGINALD HAMEL, JOHN HARE et PAUL WYCZYNSKI, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 670-671.



Le directeur du Soleil, Henri Gagnon, entouré de son équipe de journalistes, dont, à sa gauche, Jean-Charles Harvey, rédacteur en chef avant son congédiement du journal
(Coll. Famille Gagnon)

Un autre grand nom du journalisme québécois apparaît dans l'équipe du *Soleil* à la fin de cette période : le jeune Jean-Louis Gagnon. Devenu rédacteur en chef de l'*Événement-Journal* en 1939, ses éditoriaux sont également publiés dans *Le Soleil*, puisque Jacob Nicol est propriétaire des deux journaux depuis 1927. Disciple d'Olivar Asselin, Gagnon se fera surtout connaître au cours des décennies qui vont suivre³².

La presse catholique

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'Église catholique cherche à exercer son influence dans les médias par le biais des journaux d'allégeance conservatrice ou ultramontaine qui lui sont acquis. *Le Courrier du Canada*, publié depuis 1857,

32. Sur Jean-Louis Gagnon, lire : *Les apostasies*, 3 tomes, Montréal, Éditions La presse, 1995.



*Thomas Chapais (1858-1946),
journaliste, historien, homme
politique et rédacteur en chef du
Courrier du Canada (1884-1901)*
ANQQ



*Jules Paul Tardivel (1851-1905),
journaliste, écrivain et fondateur
de La Vérité en 1881.*

Photo J. E. Livernois, ANQQ

demeure le principal véhicule de ce courant qui se méfie de l'idéologie libérale et de la libre pensée. L'historien Thomas Chapais en demeure le rédacteur en chef pendant 17 ans (1884-1901). Parmi les collaborateurs marquants, il faut citer les noms de Stanislas Drapeau, d'Ernest Gagnon et de Narcisse-Eutrope Dionne. Un hebdomadaire lancé par le *Courrier du Canada* où Chapais est rédacteur en chef et destiné au milieu rural vient s'y ajouter en 1882 : *Le Journal des campagnes*. Toujours propriété de Chapais, les deux journaux disparaissent en même temps en 1901. Plus à droite, *La Vérité*, fondée par l'ultramontain Jules Tardivel en 1881 poursuit une croisade contre le libéralisme et se veut le gardien de l'orthodoxie catholique en prenant Louis Veullot comme modèle. Haï des hommes politiques dont certains lui intentent un procès pour libelle, il n'a pas pour autant l'appui inconditionnel des évêques à cause de ses positions intransigeantes. Libre de toute attache politique, Tardivel est l'un des représentants les plus redoutables du journalisme d'idées, tel qu'on pouvait encore le concevoir à la fin du XIX^e siècle³³. Après 1905, *La Vérité* survivra à son fondateur jusqu'en 1923.

De telles publications doctrinaires basées sur des principes absolus ne pourraient rendre compte des réalités vécues par la population d'une ville transformée par l'industrialisation et la montée de la classe ouvrière à Québec au tournant du XX^e siècle. C'est dans ce contexte que naît *La libre parole*, en 1905. Cet hebdomadaire émane de la Société d'économie sociale et politique de Québec, présidée par l'abbé Stanislas Lortie. La société regroupe des prêtres et des laïcs préoccupés par la question ouvrière et s'inspire

33. PIERRE SAVARD, *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis, 1851-1905*, Québec, PUL, 1967, xxxvii, 499 p.

de la doctrine de réforme sociale de Frédéric Le Play qui a exercé une influence incontestée au Québec. *La libre parole* se fixe comme objectif de défendre la primauté de l'intérêt général, de discuter des questions nationales et politiques à la lumière des principes de l'économie sociale et de traiter les problèmes ouvriers sans parti-pris. Le journal entreprend plusieurs croisades contre les débits de boisson et contre la Quebec Railways Light and Power, provoquant ainsi un conflit avec le maire de Québec, Simon-Napoléon Parent. Bien qu'elle cesse de paraître en 1912, *La libre parole* a néanmoins pavé la voie au quotidien *L'Action sociale*³⁴.



M^{re} Paul-Eugène Roy (1859-1926),
directeur général du mouvement de
l'Action catholique à Québec.

Photo J.E. Livernois, ANQQ

L'Action sociale voit donc le jour en 1907 et prend le nom de *L'Action catholique* à partir de 1915. Ce quotidien marque un chapitre important dans l'histoire du journalisme à Québec, tout autant que son rival, *Le Soleil*. Quatre noms sont rattachés à la fondation de ce journal : l'abbé Stanislas Lortie, dont l'action sociale catholique a été évoquée précédemment, l'avocat Adjutor Rivard, l'abbé Paul-Eugène Roy, ainsi que l'évêque de Québec, M^{re} Louis-Nazaire Bégin. Le docteur Jules Dorion en assurera la direction dès les débuts jusqu'en 1939³⁵.



La fondation de ce journal constitue le volet médiatique d'un ambitieux programme d'Action sociale catholique lancé par M^{re} Bégin en 1907 et inspiré par un petit groupe autour de l'abbé Lortie et sa Société d'économie politique. L'abbé Paul-Eugène Roy est nommé directeur général du mouvement dont l'ambition est de regrouper

Jules Dorion (1870-1939), directeur
de *L'Action catholique* de 1907 à 1939.

Photo Montminy & Cie, ANQQ

34. ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *op. cit.*, t. IV, p. 210-211.

35. ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *op. cit.*, t. IV, p. 260 ; JULES DORION, « L'Action Sociale Catholique et la presse catholique : comment elles naquirent à Québec », *Almanach de l'Action sociale catholique*, vol. 12 (1928), p. 12-13.

l'ensemble des associations pieuses du diocèse de Québec, les associations d'hygiène morale (tempérance, bons livres), les associations de bienfaisance, les associations ouvrières et professionnelles et les associations à caractère économique. Cette mobilisation qui a pour but de christianiser l'ensemble de la vie sociale s'inspirait de l'enseignement des papes, plus précisément de l'encyclique *Instaurare omnia in Christo* de Pie X, qui encourageait les catholiques à s'impliquer dans l'action sociale et à fonder des journaux catholiques³⁶.

Une telle stratégie religieuse revêtait certains aspects spécifiques dans le contexte québécois et canadien. Il faut se rappeler que les évêques canadiens-français de la seconde moitié du XIX^e siècle s'étaient toujours méfiés des journaux libéraux, lesquels exprimaient, à l'occasion, certaines positions anticléricales, sans pour autant être antireligieux comme les journaux européens. À Québec, l'Église avait pu compter sur *Le Courrier du Canada* pour faire valoir son point de vue conservateur et ultramontain³⁷. Une fois ce journal disparu, il restait *La Vérité*, mais le journal de Tardivel était trop doctrinaire et sans doute trop élitiste. Le besoin se faisait sentir pour un journal à grand tirage qui exprimerait le point de vue catholique. « Si le catholicisme a été lent à utiliser la presse, écrit Jules Dorion en 1917, les hommes d'affaires, les politiciens, les ambitieux et les faiseurs de tous les genres l'ont été moins³⁸ ».

En s'impliquant directement dans la fondation d'un journal catholique, M^{gr} Bégin avait compris que l'Église ne pouvait de contenter d'un rôle d'observateur ou de censeur, ou encore d'appuyer une presse d'opinion comme au siècle précédent. Face à une presse populaire plus puissante que jamais, il fallait créer et soutenir une presse catholique qui, tout en s'adaptant aux nouvelles exigences de la presse à grand tirage qui mettait l'accent sur l'événement et le divertissement, saurait défendre les valeurs prônées par la doctrine sociale de l'Église³⁹.

L'implication directe d'un évêque dans la fondation et surtout dans le soutien financier d'un journal constituait donc une expérience nouvelle à Québec, différente de celle du défunt *Courrier du Canada*. Mais cette décision de fonder

36. JEAN HAMELIN et NICOLE GAGNON, *Histoire du catholicisme québécois. Le XX^e siècle, tome I (1898-1940)*, Montréal, Boréal, 1984, p. 194; *L'Action sociale catholique et l'œuvre de la presse catholique: motifs, programme, organisation, ressources*, Québec, 1907, 44 p.

37. CHRISTINE PIETTE-SAMSON, « La représentation ultramontaine de la société à travers *Le Courrier du Canada*, dans FERNAND DUMONT, JEAN-PAUL MONTMINY et JEAN HAMELIN, dir., *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, PUL, 1971, p. 287-293.

38. JULES DORION, « Le journal catholique, son importance dans notre vie nationale », *Almanach de l'Action sociale catholique*, Québec, 1917, p. 61.

39. DOMINIQUE MARQUIS, *Un quotidien pour L'Église. L'Action catholique, 1910-1940*, Montréal, Leméac, 2004, p.208-209.

un journal catholique ne faisait pas l'unanimité au sein de l'épiscopat canadien-français. M^{gr} Paul Bruchési, évêque de Montréal préférait, pour sa part, user d'une stratégie d'influence auprès des journaux existants. Il n'en demeure pas moins que *L'Action catholique* a servi de modèle à plusieurs journaux catholiques fondés dans d'autres diocèses du Québec au cours des années 1910⁴⁰.

La naissance de *L'Action catholique* n'a pas été sans créer certains remous dans le milieu journalistique et politique de la vieille capitale. Pour les politiciens libéraux et son organe de presse, *Le Soleil*, ce nouveau journal était qualifié de conservateur et d'ultramontain, voire nationaliste et bourrassiste, compte tenu de ses collaborateurs les plus connus tels Georges Pelletier, Omer Héroux et Jules Dorion. Au cours des années qui ont suivi, *L'Action catholique* et *Le Soleil* ont souvent croisé le fer tout en se faisant concurrence au niveau de la clientèle. En 1913, le tirage de *L'Action catholique* est de 13 100 et celui du *Soleil*, de 18 200. Entre 1920 et 1924, ce tirage est en moyenne de 20,000 exemplaires, en comparaison avec un tirage de quelque 45,000 exemplaire pour *Le Soleil*. La crise des années 1930 provoque une baisse du tirage de *L'Action catholique* et une réorganisation qui assure la relance du journal. Au début des années 1940, *L'Action catholique* avec plus de 50,000 copies dépasse même son concurrent, le *Soleil* durant quelques années, mais ce dernier reprendra le terrain perdu par la suite⁴¹. *L'Action catholique* disparaît finalement de la scène en 1973, après avoir tenté de s'adapter au nouveau contexte social issu de la Révolution tranquille.

Si *L'Action catholique* peut être considérée comme le vaisseau amiral de la presse catholique à Québec, celle-ci compte plusieurs autres publications hebdomadaires, mensuelles ou trimestrielles. Le diocèse de Québec publie son propre hebdomadaire, *La Semaine religieuse*, fondée par l'abbé Léon Provencher en 1888 et destinée principalement au clergé. *Le Croisé* (1910-1922) se veut, pour sa part, un mensuel visant à soutenir le mouvement de l'Action sociale catholique. Il existe aussi à Québec une longue tradition de publication de revues pieuses

40. JEAN HAMELIN et NICOLE GAGNON, *op. cit.*, p. 210-211. D'autres diocèses fondent ainsi leur journal : *Le Bien public* (Trois-Rivières, 1911), *Le Droit* (Ottawa, 1913), *L'Action populaire* (Joliette, 1918), *Le Progrès du Saguenay* (Chicoutimi, 1913), *Le Messenger de Sherbrooke* (1917). Le cadre régional diocésain a ainsi servi la cause catholique dans plusieurs secteurs de la vie sociale au Québec ; voir : FERNAND HARVEY, « Le diocèse catholique au Québec : un cadre territorial pour l'histoire sociale », *Les Cahiers des Dix*, n° 56 (2002), p.51-124. Sur l'attitude de M^{gr} Bruchési : LISE SAINT-JACQUES, *M^{gr} Bruchési et le contrôle des paroles divergentes : journalisme, polémiques et censure (1896-1910)*, mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 1987, 140p.

41. DOMINIQUE MARQUIS, *op. cit.*, p.11 et 124 ; En 1960, le tirage de *L'Action catholique* plafonnait à 52 800 exemplaires, alors que *Le Soleil* atteignait 121 000 exemplaires. JEAN HAMELIN et ANDRÉ BEAULIEU, *op. cit.*, t. III, p. 11, t. IV, p. 260.



Salle des journalistes de L'Action catholique, 1934.

Photo W.E. Edwards, ANQQ



L'équipe de rédaction de L'Action catholique en 1938

ANQQ

Les cahiers des dix, n° 58 (2004)

lesquelles connaissent une assez large diffusion dans le public régional et même au-delà. La plus connue est sans aucun doute *Les Annales de la Bonne-Sainte-Anne*, fondées à Cap-Rouge par l'abbé N.-A. Leclerc en 1888 et pris en charge par les pères Rédemptoristes en 1898. Dans la même veine, la *Revue Notre-Dame du Sacré-Cœur*, fondée en 1903 par des missionnaires français arrivés à Québec avait pour objectif de répandre la dévotion au Sacré-Cœur⁴².

La plupart des communautés religieuses établies à Québec publient leur propre revue. Certaines de ces revues, comme *Missions franciscaines* (1923-) visent à répandre l'esprit missionnaire auprès des jeunes, alors que d'autres, comme *Le Petit Courrier du Bon-Pasteur de Québec* (1920-1959) s'adressent aux élèves et aux anciennes élèves d'une institution d'enseignement. Au total, on compte une trentaine de périodiques à caractère religieux qui ont été publiés à Québec, quelque part entre 1867 et 1940, témoignant ainsi de l'influence considérable de la religion catholique dans la vie culturelle et sociale de la région⁴³.

La presse anglophone

Au lendemain de la Confédération, Québec comptait trois quotidiens de langue anglaise pour une population anglophone de quelque 20,000 personnes, soit 32 % de la population de la ville qui s'établit alors à 63,000 habitants⁴⁴. De ces trois journaux, un seul va survivre : le *Morning Chronicle*. John J. Foote en est le propriétaire et l'un des rédacteurs, de 1863 à 1897. Le journal, né sous le régime de l'Union, continue de véhiculer l'idéologie conservatrice de la bourgeoisie commerciale anglaise de Québec. Son propriétaire met fin à une concurrence ruineuse avec la *Quebec Gazette* en fusionnant les deux journaux en 1874. Quant au *Quebec Daily Mercury*, un autre journal conservateur propriété de la famille Cary des origines jusqu'en 1890, il n'arrive pas à se moderniser ni à soutenir la concurrence de ses deux compétiteurs à Québec. Il disparaît à son tour en 1903.

Restait un concurrent sérieux au *Morning Chronicle*, le *Quebec Daily Telegraph*, fondé en 1875 par James Carrel, un Irlandais protestant originaire du faubourg ouvrier Saint-Roch. Ce dynamique entrepreneur innove à Québec en

42. Cette revue s'est transformée au fil des ans pour devenir *RND*, une petite revue de spiritualité et de questions sociales distribuée gratuitement de nos jours dans les Caisses populaires Desjardins.

43. ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *op. cit.*, Index, p. 456-474.

44. Compilations de Marc Vallières, Université Laval. Il faut aussi tenir compte du fait que le lectorat des journaux anglophones inclut bon nombre de francophones issus de la bourgeoisie professionnelle de la ville.



L'immeuble du Quebec Daily Telegraph, rue Buade, dans la haute-ville.

(Coll. Cap-aux-Diamants)

Mais la population anglophone de Québec continuait de diminuer de façon dramatique pour ne plus compter que 8 600 citadins en 1921, soit à peine 9 % de la population totale de la ville qui s'élève alors à 95,000 habitants⁴⁵. Le *Quebec Daily Telegraph* qui tirait à 12 000 exemplaires en 1910 voit ce tirage fondre à environ 5 000 au début des années 1920. Une fusion avec son seul concurrent, le *Morning Chronicle*, devenait inévitable, malgré une alliance à priori contre nature entre ses orientations libérales et populistes et celles du *Morning Chronicle* représentant le conservatisme des vieilles familles commerçantes anglophones de la capitale. L'année 1925 voit donc la réalisation de cette fusion et le seul quotidien anglophone de la région sera connu sous le nom de *The Quebec Chronicle Telegraph*. Devenu le seul quotidien anglophone de la région de Québec,

lançant son journal à un sou qui s'adresse à l'ouvrier. Le succès ne se fait pas attendre puisqu'un an après sa fondation, une quarantaine de camelots distribuent quotidiennement 3 000 exemplaires du journal. À la mort du fondateur, en 1891, son fils, Frank Carrel, prend la succession et préside aux destinées de ce journal jusqu'en 1925. Il innove lui aussi en faisant construire le premier « palais de la presse » à Québec, un imposant immeuble de cinq étages, rue Buade, pour loger son journal et son imprimerie, à l'exemple d'immeubles semblables construits précédemment à Montréal pour trois grands quotidiens : *La Presse*, *La Patrie* et le *Star*.



Frank Carrell (1870-1940), éditeur et conseiller législatif; propriétaire du Quebec Daily Telegraph, de 1891 à 1909. Photo Montminy & Cie ANQQ

45. Compilation de Marc Vallières, Université Laval.

il représentera désormais les intérêts de l'ensemble de la communauté anglophone⁴⁶.

La presse d'affaires

Traditionnellement, la presse anglophone de Québec a été plus sensible à l'importance de l'information économique et commerciale. Outre le *Morning Chronicle* qui avait développé plusieurs chroniques sur ces questions, un hebdomadaire voit le jour en 1870 grâce à l'initiative de Frank Carrel : le *Saturday Budget*. Ce journal a pour objectif de contribuer à la relance économique de la région de Québec qui connaît alors une période difficile. À partir de 1875, ce journal d'affaires devient l'édition hebdomadaire du *Quebec Daily Telegraph* et continue d'être publié jusqu'en 1906⁴⁷.

Du côté francophone, l'intérêt pour la presse d'affaires est plus lent à se manifester. Il faut attendre 1894 pour que soit lancé *La Semaine commerciale*, par Louis-Edmond Thompson et Ulric Barthe, deux journalistes expérimentés rattachés au quotidien *L'Électeur*. Le nouvel hebdomadaire se spécialise dans les statistiques relatives aux prix du marché, à la vie des entreprises et aux informations judiciaires en rapport avec le monde des affaires. Thompson (1900-1920), puis C.-J. Lévesque (1920-1936) en assureront la direction avant que la publication ne soit vendue à Louis-A. Belisle en 1936⁴⁸.

Parallèlement, en 1926, un journaliste pionnier de la publicité québécoise, Raoul Renaud, fonde *La Clé d'or*, un mensuel destiné à contrer la publicité américaine en faisant la promotion d'une publicité canadienne-française inspirée du modèle français. Deux ans plus tard, Renaud fusionne cette publication avec *Le Guide de l'acheteur* et fonde à Québec la revue *Les Affaires*. En publiant ce mensuel, Renaud veut secouer le manque d'ambition et d'esprit d'initiative des employés canadiens-français. Selon lui, cette publication viendra aussi combler une lacune tant pour l'homme d'affaires canadien-français que pour la jeune relève, lesquels ne disposaient alors d'aucune source d'information pour parfaire leurs connaissances, contrairement à la situation qui prévalait du côté anglophone. En 1933, la maladie contraint Renaud à vendre *Les Affaires* à un proche collaborateur des débuts : Louis-Alexandre Belisle. Ce dernier, alors jeune journaliste affecté

46. JEAN-MARIE LEBEL, « Frank Carrel et le *Chronicle Telegraph* », *Cap-aux-Diamants*, n° 23 (août 1990), p. 14-17 ; GEORGE GALE, « Stay of the Quebec Daily Telegraph is saga of early days of journalism », *The Quebec Chronicle Telegraph – Special Souvenir Issue*, 21 juin 1939, p. 4 et 96. Le journal se transforme en hebdomadaire en 1971.

47. ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *op. cit.*, t. II, p. 159-160.

48. *Ibid.*, t. III, p. 317-318. Cet hebdomadaire a cessé de paraître en 1974.

aux pages financières du *Soleil*, mettra l'accent sur le côté humain des relations commerciales. Belisle, devenu entre-temps professeur à l'École de commerce de l'Université Laval et éditeur prolifique, conservera *Les Affaires* jusqu'en 1960. Les nouveaux propriétaires transfèrent alors la revue à Montréal⁴⁹.

Les revues culturelles et scientifiques

À cause de son rôle de capitale politique et de centre universitaire, Québec s'impose comme l'un des deux pôles majeurs de la vie intellectuelle, avec Montréal. Entre 1867 et 1940, plusieurs revues culturelles, scientifiques et professionnelles qui y sont publiées ont un rayonnement à l'échelle de l'ensemble du Québec.

En 1881, Arthur Buies et Jacques Auger fondent *La Nouvelle-France*, un périodique destiné à regrouper les écrivains de la région de Québec qui désirent se concerter afin de contribuer à développer « une œuvre commune de science et de littérature ». Mais l'initiative tourne court et la revue cesse sa publication dès l'été de l'année suivante. Vingt ans plus tard, *La Nouvelle-France* (1902-1918) renaît, mais dans une optique assez différente. Les fondateurs, le chanoine Lionel-Saint-Georges Lindsay, l'abbé Paul-Eugène Roy et M^{re} Louis-Nazaire Bégin veulent en faire la tribune des intellectuels canadiens-français catholiques. La revue entend s'intéresser au « domaine culturel dans toute son étendue » en évitant, par ailleurs, de traiter de questions politiques ou de publier des œuvres à caractère poétique ou romanesque. *La Nouvelle-France* compte parmi ses collaborateurs, le théologien Louis-Adolphe Paquet, l'abbé Camille Roy et plusieurs intellectuels clercs et laïcs qui se portent à la défense de l'Église catholique et de ses droits en matière d'éducation. Au fil des ans, la revue aura cependant tendance à élargir ses horizons pour traiter de différents sujets⁵⁰.

Parallèlement, une première revue de dialectologie québécoise est fondée en 1902 par la Société du parler français au Canada. Rattachée à l'Université Laval, *Le Bulletin du parler français au Canada* compte trois rédacteurs réguliers : l'abbé Stanislas Lortie, l'avocat Adjutor Rivard et le journaliste Eugène Rouillard⁵¹.

De son côté, l'Université Laval lance sa propre revue culturelle et scientifique en 1888 : *Le Canada français*. Son objectif général est de faire rayonner l'enseignement dispensé par les professeurs de l'Université Laval et de couvrir

49. *Ibid.*, t. VI, p. 115 ; 159-160.

50. PAUL-EUGÈNE ROY, « Programme-prospectus », *La Nouvelle-France*, 1, 1 (janv. 1902), p. 5-11 ; ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *op. cit.*, t. IV, p. 150-151.

51. Lortie, Rivard et Rouillard seront également rédacteurs du premier numéro du journal *L'Action sociale*, publié le 21 décembre 1907.

l'ensemble de l'Amérique française, au-delà des frontières du Québec. Couvrant tous les champs des sciences de l'homme, — incluant les questions religieuses, socioéconomiques, scientifiques et littéraires — la revue entend respecter l'orthodoxie catholique et la bonne tenue littéraire tout en manifestant son indépendance face aux partis politiques.

Ayant cessé de paraître en 1891, *Le Canada français* est publié à nouveau en 1918, à la suite d'une fusion avec la *Revue du Parler français* et *La Nouvelle-France*. Jusqu'à sa disparition en 1946, cette revue aux allures austères publiera des articles de fond sur divers sujets reliés à l'histoire, à la langue, à la religion, à la philosophie, aux lettres et aux beaux-arts. Les noms les plus connus du milieu culturel québécois et canadien-français signeront des articles dans *Le Canada français*. La revue sera diffusée dans tout le réseau francophone du Canada et des États-Unis⁵².

Dans le domaine littéraire, Louis-H. Taché et Edmond Lortie fondent à Québec *Les Nouvelles Soirées canadiennes*, en 1882, et poursuivent le même but que celui des fondateurs des *Soirées canadiennes* des années 1861-1865 : valoriser le patrimoine littéraire oral et écrit du Canada français et favoriser le développe-



Les revues culturelles de Québec au début du XX^e siècle

52. ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *op. cit.*, t. III, p. 187-189 ; t. V, p. 256-258. La 2^e série du *Canada français* est publiée sur une base mensuelle.

ment d'une littérature nationale et catholique. Des ennuis financiers semblent être à l'origine de la disparition de la revue en 1888⁵³.

La valorisation de la tradition et de la culture canadienne-française demeure une constante au sein des élites intellectuelles de Québec. Elle se manifeste à nouveau à l'été 1918 alors qu'est fondée la revue mensuelle *Le Terroir* qui s'identifie comme « l'organe de la Société des arts, des sciences et lettres de Québec » mise sur pied six mois auparavant. Parmi les artisans les plus actifs de cette publication, on retrouve à titre de rédacteur en chef, le journaliste Damase Potvin (1918-1928) et l'agronome et poète Alphonse Désilets (1929-1940). La revue s'identifie d'emblée au régionalisme canadien-français et publie divers genres d'écrits littéraires — essai, conte, nouvelle, feuilleton, poésie — de même que des études folkloriques et des articles reliés à « la petite histoire⁵⁴ ».



Page couverture du *Terroir*, décembre 1928

Outre *Le Canada français* à caractère général et interdisciplinaire, quelques revues scientifiques spécialisées sont créées à Québec entre 1867 et 1940. La doyenne des revues scientifiques de langue française au Canada est sans contredit *Le Naturaliste canadien*, fondé par l'abbé Léon Provencher en 1868 et toujours publiée de nos jours. Soutenir une revue scientifique dans le contexte québécois de l'époque constituait un véritable défi. Conservateurs et ultramontains tenaient, en effet, la science et le rationalisme en haute suspicion. L'abbé Provencher réussit à contourner cet obstacle en se tenant loin des spéculations philosophiques, préférant

53. DAVID M. HAYNE, « Nouvelles Soirées canadiennes (1882-1888) », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 6 (été-aut. 1983), p. 17-25 ; ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *op. cit.*, t. III, p. 50-52.

54. *Ibid.*, t. V, p. 251-255.

s'orienter du côté de la vulgarisation des sciences naturelles et des applications issues des nouvelles découvertes. Diffusé à l'échelle du Québec, *Le Naturaliste canadien* n'obtient pas tout le succès espéré par son fondateur et doit cesser sa publication en 1891, faute de subvention de la part du gouvernement d'Honoré Mercier. Le flambeau est repris par un disciple de Provencher, l'abbé Victor-A. Huard qui relance la revue à ses frais en 1894 et la maintient jusqu'en 1929, alors que l'Université Laval accepte de la prendre en charge⁵⁵.

De nouvelles revues basées à Québec voient également le jour en sciences de l'homme. *Le Bulletin de la Société de géographie de Québec* est lancé en 1877 pour étudier la géographie en général et celle du Canada en particulier. Il se maintient jusqu'à 1934. En histoire et en archivistique, Pierre-Georges Roy amorce la publication du *Bulletin de recherches historiques* en 1895. Du côté de la philosophie et de la théologie, l'Académie canadienne Saint-Thomas d'Aquin, publie son *Bulletin*, entre 1930 et 1943⁵⁶.

Des revues à caractère à la fois professionnel et scientifique sont aussi fondées à Québec avant la seconde guerre mondiale. En médecine, *Le Bulletin médical de Québec* (1899-1936), suivi du *Laval Médical* (1931-1971) ont joué un rôle important dans le développement de cette profession au Québec, alors que le milieu juridique a tenté la même expérience, sans autant de succès, avec *La Revue du Droit* (1922-1939)⁵⁷.

La pédagogie n'est pas en reste non plus. Conscient que le *Journal de l'Instruction publique* (1857-1879) est loin des problèmes concrets de l'enseignement en classe, un professeur à l'École normale Laval, Jean-Baptiste Cloutier, fonde *L'Enseignement primaire* dont il assure la direction jusqu'en 1897. Cette tâche est ensuite assumée par Jean-Charles Magnan jusqu'en 1937. Devant le succès de la revue, le Département de l'Instruction publique décide de l'expédier dans toutes les écoles catholiques du Québec, à partir de 1898. Le besoin d'une revue analogue pour le niveau secondaire se fait bientôt sentir. L'infatigable abbé Camille Roy prend l'initiative de fonder *L'Enseignement secondaire* en 1915. Destinée aux professeurs des petits séminaires et des collèges classiques, cette revue se préoccupe à la fois de pédagogie et d'échanges sur les problèmes reliés à l'enseignement

55. JACQUES PRINCE, « La doyenne des revues scientifiques : *Le Naturaliste canadien* », *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec*, 17, 3-4 (sept.-déc. 1983), p. 19-20 ; ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *op. cit.*, t. II, p. 122-124.

56. ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *op. cit.*, t. III, p. 23-25 ; 330-331 ; t. VI, p. 223-224.

57. ÉDOUARD DESJARDINS, « La petite histoire du journalisme médical au Canada, II », *L'Union médicale du Canada*, tome 101 (fév. 1972), p. 309-314 ; ANDRÉ BEAULIEU et JEAN HAMELIN, *op. cit.*, t. IV, p. 93-96 ; t. VI, p. 50-51 ; t. VII, p. 49-51.

secondaire, le tout dans une perspective de survivance nationale et d'éducation chrétienne. La revue se maintient jusqu'à l'avènement des Cégeps, en 1967⁵⁸.

La presse périodique régionale et locale

Sur la rive nord, à l'extérieur de la ville de Québec, la presse périodique est à peu près inexistante dans la région – incluant le comté de Portneuf et la Côte-de-Beaupré – avant la seconde guerre mondiale. Il faut cependant rattacher à la « préhistoire » des hebdomadaires locaux le mouvement des bulletins paroissiaux. Ce mouvement est lancé par l'Action sociale catholique de Québec qui en assure la coordination, la publication et la diffusion dans bon nombre de paroisses urbaines et rurales du grand diocèse de Québec à partir de 1919 sur une base mensuelle. *Le Pays natal* (Saint-Casimir) et *Les Laurentides* (Saint-Raymond de Portneuf) s'inscrivent dans ce réseau qui s'étend aussi dans la partie sud du diocèse de Québec, soit la Beauce et la Côte-du-Sud. On y retrouve des rubriques communes consacrées à la doctrine sociale de l'Église et à la tempérance, alors que chaque curé est chargé d'ajouter une rubrique sur les activités religieuses et sociales de sa paroisse. De tels bulletins publiés dans les paroisses urbaines de Québec préfigurent également les hebdomadaires locaux de l'avenir, comme c'est le cas pour *L'Étrincelle* (1916-1961), publié dans Saint-Sauveur par les pères Oblats, en charge de la paroisse.⁵⁹

Par ailleurs, quelques tentatives infructueuses de laïcs voient le jour pour créer des journaux locaux dans les quartiers ouvriers de la basse ville de Québec à la fin du XIX^e siècle; *L'Ami du peuple* (1876), *La Voix du peuple* (1879), et *L'Artisan* (1888) dans le quartier Saint-Roch et *Le Provincial* (1879-1881) dans le quartier Saint-Sauveur n'auront qu'une existence éphémère. En milieu rural, il faut attendre l'année 1938 pour que soit créé un premier hebdomadaire: *L'Écho de Portneuf* (1938-1953), publié à Donnacona, doit sa naissance au député libéral du comté, le Dr Pierre Gauthier⁶⁰.

La presse périodique à Québec: mutations et rayonnement

De 1867 à 1940, la presse périodique à Québec a connu des mutations beaucoup plus importantes qu'au cours du siècle précédent qui a vu naître et se développer une presse d'opinion. Quantitativement, c'est trois fois plus de nouveaux périodiques — quotidiens, hebdomadaires, mensuels — qui voient le jour et qui connaissent une longévité variable. Jusqu'au tournant du XX^e siècle, la

58. *Ibid.*, t. III, p. 28-29; t. V, p. 153-154.

59. *Ibid.*, t. V, p. 283-290; t. VI, p. 5.

60. *Ibid.*, t. II, p. 242-243, 291 et 300; t. III, p. 186-187; t. VII, p. 116.

presse d'opinion domine à Québec où s'affrontent libéraux, conservateurs et ultramontains. La survie d'un journal dépend pour une bonne part du parti politique au pouvoir qui y fait paraître de la publicité gouvernementales ou qui le soutient financièrement. Les journaux des partis d'opposition ont plus de mal à s'en tirer. Par ailleurs, l'Église catholique de Québec, particulièrement méfiante à l'égard des journaux libéraux, cherche à soutenir les journaux conservateurs ou ultramontains qui épousent sa vision du monde.

D'importants changements surviennent au début du XX^e siècle tant à Québec qu'à Montréal avec l'émergence du journal d'information et de la presse à grand tirage. Avec un certain retard sur Montréal, les journaux de Québec connaissent la même mutation⁶¹. La presse d'opinion décline et les journaux comme *L'Événement* et *Le Soleil* s'affranchissent graduellement de la tutelle des partis politiques pour afficher une relative indépendance à partir de la fin des années 1930. Cette indépendance s'explique avant tout par le rôle croissant de la publicité commerciale qui assure une source de financement autonome par rapport aux partis politiques⁶².

Cependant, contrairement à Montréal, Québec a vu naître et se développer au cours de la première moitié du XX^e siècle un quotidien catholique soutenu par l'Église diocésaine. *L'Action catholique*, principal véhicule de ce mouvement s'opposait à la fois au socialisme et au libéralisme en cherchant une troisième voie, inspirée par la doctrine sociale de l'Église. La puissance et l'influence de la presse catholique à Québec sont aussi attestées par les nombreux périodiques religieux, littéraires et culturels qui diffusent ou s'inspirent de la doctrine catholique.

Quant à la presse anglophone, de dominante qu'elle était au début du XIX^e siècle, elle continue de manifester sa vigueur jusqu'à la fin du XIX^e siècle pour amorcer par la suite son déclin causé par l'exode d'une bonne partie de sa clientèle anglophone. Mais l'information économique et commerciale qu'elle a su développer se transmet au milieu francophone qui amorce le développement d'une presse d'affaires dans la première moitié du XX^e siècle.

61. JEAN-MARIE Lebel, « La presse quotidienne de Québec en 1900, à une croisée de siècles et de mondes », dans YVES ROBY et NIVE Voisine, dir., *Érudition, humanisme et savoir. Actes d'un colloque en l'honneur de Jean Hamelin* (Sainte-Foy, PUL, 1996) : p. 378. L'abbé Camille Roy avait, pour sa part, observé en 1907 que la tendance au mercantilisme et au sensationnalisme était plus forte dans les journaux de Montréal que dans ceux de Québec (CAMILLE ROY, *Essais sur la littérature canadienne*, Québec, Librairie Garneau, 1907, p. 331-344).

62. JEAN DE BONVILLE, *La presse québécoise de 1884 à 1914 : genèse d'un média de masse*, Québec, PUL, 1988, 416 p. ; JEAN HAMELIN et ANDRÉ BEAULIEU, « Aperçu du journalisme québécois d'expression française », *Recherches sociographiques*, 7, 3 (sept.-déc. 1966), p. 305-348.

La ville de Québec s'avère également le second centre culturel, littéraire et scientifique au Québec, après Montréal, comme en témoigne la création de différentes revues au cours de la première moitié du XX^e siècle. Leur large diffusion illustre le rayonnement des intellectuels de Québec à l'échelle du Québec et du Canada français. Inspirés, pour la plupart, par une idéologie de conservation nationale et de respect des préceptes catholiques ces intellectuels et ces journalistes ont contribué à faire de Québec la capitale culturelle de l'ancien Canada français.

Considérée sur une période de près de deux siècles, l'évolution de la presse périodique à Québec reflète à la fois les transformations technologiques et économiques de la presse écrite et la mise en scène des grands débats idéologiques qui ont traversé la vie politique de la ville et du Québec en général. L'esprit de parti et le conservatisme catholique ont dominé les médias de Québec entre 1840 et 1940, même si on peut noter une percée des idées libérales liées à la modernité et les premières tentatives pour dégager la presse périodique de l'esprit de partisan au bénéfice d'une information plus objective. Par ailleurs, le déclin de la presse anglophone et la multiplication des publications périodiques à caractère culturel ou religieux constituent deux autres caractéristiques dominantes des médias de Québec au cours de la première moitié du XX^e siècle.

